

Les intellectuels et la déstalinisation

La crise des intellectuels compagnons de route souève, en premier lieu pour ceux-ci, des problèmes de la plus grande importance, tels les rapports des écrivains, artistes, etc..., et de leurs œuvres avec les masses et leurs luttes émancipatrices, avec les formes d'organisation qu'elles prennent (partis, Etats...).

Sur cette question essentielle, Silone a écrit un article qui, bien que contenant des passages politiquement erronés (1), est très remarquable par la façon dont il emploie ces problèmes.

Tout d'abord, il déclare aux intellectuels progressistes occidentaux: vous n'avez rien apporté à vos confrères polonais et hongrois parce que vous êtes en retard sur eux; ils avaient prévu les épreuves de leur peuple et les ont partagées tandis que ces préoccupations vous étaient inconnues. Il les invite à faire leur examen de conscience. A juste titre, il relève ces propos de Sartre que nous avions nous-mêmes condamnés, selon lesquels il ne fallait pas donner au peuple le rapport de Krouchtchev, sans élever préalablement son niveau de vie. Silone fustige l'attitude de Sartre, révélant « un talent de Polonius tout à fait inattendu », demande envers qui Sartre se sent-il engagé? et lui oppose la grandeur de la lutte des masses hongroises:

« On connaissait déjà des révoltes ouvrières qui avaient été précédées ou accompagnées par des grèves générales; mais c'est la première fois, dans toute l'histoire du mouvement socialiste, que des grèves générales à répétition, et à longueur de semaine, aient eu lieu, avec la participation de la totalité ou de la grande majorité, des travailleurs, juste le lendemain de l'écrasement d'une révolte armée. Cela révèle, sans plus l'ombre d'un doute, chez les ouvriers de Budapest, des qualités morales et politiques extraordinaires qui font paraître grotesque et absurde la description de Sartre. »

Silone se tourne vers les intellectuels qui veulent vraiment libérer leur conscience et comprendre. Il décortique magistralement cette conception du monde en blanc et noir qui sévissait chez ces intellectuels. Il leur demande d'expliquer « d'une manière marxiste tant soit peu logique » les raisons qui ont amené le rapport Krouchtchev au XX^e Congrès et ajoute:

« On ne nous a non plus jamais expliqué par quelle mystérieuse loi de la nature ou de la société, le doute, l'hésitation, l'embarras devant les choix qu'à chaque pas la vie nous impose, disparaîtraient automatiquement dans la « patrie du socialisme », fondée sur l'unanimité spontanée. Pourquoi des ouvriers de la même entreprise n'auraient pas la possibilité d'avoir plusieurs opinions sur les mêmes sujets? Quelle absurdité et quel mépris dans cette prétendue réabsorption totale de l'homme dans l'économie. Comme si l'économie même ne demandait pas, à chaque moment, une option. »

Après un coup de patte à Garaudy qui se montre stalinien d'autant plus qualifié qu'il ne brille ni comme intellectuel ni comme marxiste, Silone pose le problème des problèmes, celui des formes de la démocratie ouvrière:

« Aucun communiste, sans rompre avec la théorie et la pratique du parti totalitaire, ne peut mettre en discussion la légitimité du parti unique. Tout le « système » repose, de tout son poids, sur ce pivot.

(1) Pour Silone, la bureaucratie soviétique est une « classe », il y a un « impérialisme russe » et il pourra y avoir des « guerres même entre pays totalement collectivisés ».

LA HONGRIE

(Suite de la page 10)

geoise qui cherche à transformer les membres des Soviets en « parlementaires » ou, d'un autre côté, en bureaucrates. Il faut combattre cette tendance, en faisant participer pratiquement tous les membres des Soviets à la gestion du pays. Notre but est de faire participer pratiquement tous les pauvres sans exception au gouvernement du pays... Notre but est de faire remplir gratuitement les fonctions d'Etat par tous les travailleurs une fois qu'ils ont terminé leurs huit heures de « tâche » dans la production. La transition à cet ordre de chose est particulièrement difficile, mais là seulement est la garantie de la consolidation définitive du socialisme. »

J. ROBLIN.

La fausse théorie de l'orthodoxie spontanée et de l'unanimité volontaire est vraiment le porte d'Hercule qu'aucun communiste, d'aucune fraction, n'ose franchir... La question de la pluralité des courants politiques est la pierre de touche qui fera le partage des progressistes. »

Oui, c'est bien là la pierre de touche; il nous faut toutefois ajouter que Silone emploie ici le mot de « communiste » pour qualifier seulement ceux qui se dégagent du stalinisme, alors que le parti totalitaire n'a jamais été une conception théorique ou la pratique de Lénine, de Trotsky et des communistes qui leur sont restés fidèles pendant toute la période de réaction stalinienne.

Mais Silone va encore plus loin.

La nécessité de l'engagement est pour Silone un impératif et il cite avec approbation l'écrivain hongrois Peter Vedrés:

« Une littérature idéologique est justifiée. Que resterait-il à des hommes qui ne s'appuieraient ni sur un peuple, ni sur une classe, ni sur une communauté, et qui ne croiraient pas à une idée? Un humanisme abstrait ne vaut pas cher. Je ne saurais être un humaniste que dans ma propre communauté, là où plongent les racines de mon être. »

Mais, de cette nécessité de plus en plus ressentie par tous les intellectuels vraiment dignes de ce nom, comment a-t-on pu passer à cette apologie aveugle et effrayante du stalinisme. Là encore, Silone s'en prend à Sartre qui a effectivement été le plus conséquent dans sa « justification »:

« La réponse que je considère la pire de toutes est celle que Sartre avait donnée avec ses malencontreuses formules sur les « identifications ». Vous rappelez-vous le refrain? Un écrivain qui soit vraiment vivant ne peut pas ne pas être, bien entendu, que pour le progrès. Mais il faut qu'il sache que le progrès, dans les temps modernes, « s'identifie » avec la classe ouvrière; la classe ouvrière, à son tour, « s'identifie » avec le parti communiste; le parti communiste, comme tout le monde sait, « s'identifie » avec la Russie soviétique et les Républiques populaires; qui, naturellement, « s'identifient avec l'Histoire »... Un vrai marché aux puces des identiques. »

Silone qualifie très correctement cette tendance à « identifier »:

« Peut-on concevoir un penchant plus réactionnaire? Au contraire, le véritable esprit de la révolution a toujours recherché les différences et non les identifications. »

Il ajoute même quelques mots sur un des problèmes les plus délicats, celui des rapports entre le parti et la classe; problème qu'il ne développe pas, mais qui présente le plus grand intérêt pour les militants révolutionnaires:

« En affirmant l'identification de la classe avec le parti, on donne comme définitivement dénoué un problème de relation qui, au contraire, ne l'est jamais entièrement, puisqu'il se reproduit chaque jour sous un aspect nouveau. »

La classe ouvrière n'a d'ailleurs pas qu'un seul parti. Ensuite le rapport parti révolutionnaire-classe n'est jamais acquis une fois pour toutes, il doit s'acquiescer; si ce n'est exactement chaque jour à nouveau, du moins c'est sur une période assez longue qu'il faut lutter pour devenir vraiment et rester l'avant-garde.

Mais, ayant effleuré le problème du parti et de ses rapports avec la classe, Silone tourne court et, dans une certaine mesure, involontairement, fait une « identification » à la Sartre, en posant un signe égal entre le mouvement communiste et ses dirigeants staliniens à bout de course, les Togliatti, les Thorez, etc... A côté du rapport complexe classe-parti, et lié à lui, se pose le rapport parti-direction. « La réforme démocratique du communisme, dont certains parlent, est un leurre », écrit Silone. Il est effectivement illusoire de penser que nous allons assister à des transformations opérées démocratiquement dans le camp du communisme; mais à travers de graves crises, des ruptures, des regroupements dans lesquels disparaîtront les directions staliniennes, le mouvement communiste va vers un renouveau.

Silone, profondément touché par la leçon donnée par les travailleurs hongrois, exprime aussi ses espoirs dans les masses de l'Union soviétique, dans les « couches nouvelles de la société russe, qui sont assoiffées de bien-être et de paix ».

APRÈS LA MORT D'ANDRÉ MARTY

Nous avons consacré dans notre dernier numéro une place importante à André Marty qui fut une importante figure du mouvement ouvrier français et international depuis la fin de la première guerre mondiale.

Celui qui vient de disparaître avait eu une renommée extraordinaire. Des usines, des navires de guerre portaient son nom. Exclu par les Staliniens, il vit se faire contre lui une véritable conspiration du silence, et elle n'a pas encore désarmé après sa mort. En outre, ce qui a été écrit sur lui est parfois pire que le silence.

La Nouvelle Gauche le qualifie de « révolutionnaire authentique mais discutable », en rappelant la guerre d'Espagne. Faut-il le répéter? Au lendemain de l'exclusion de Marty, ce sont les trotskystes et les libertaires — ceux qui avaient le plus à dire sur ce qui s'était passé en Espagne et qui n'ont rien publié, — ce sont eux qui se sont adressés à Marty. Sans aucun parti pris, précisément parce qu'ils avaient compris que Marty n'était pas exclu pour cela, mais parce que Thorez avait vu en lui, à juste titre, un « corps étranger » (le terme se trouve dans un des documents du B. P.) à la bureaucratie et au stalinisme. Ajoutons aussi qu'il convient mal à la « Nouvelle Gauche » où ne pullulent pas les révolutionnaires « authentiques » de traiter Marty avec autant de hauteur.

Dans le journal du groupe Lambert, sous la plume de ce dernier, a paru un article scandaleux. Il fait de Marty le représentant de « ceux qui... constituèrent cet « appareil du PCF... ». Marty qui fut exclu et non Thorez qui le fit exclure! Tout l'article vise à présenter Marty comme un « irrésolu », « incapable de participer à la reconstruction du mouvement ouvrier », « prisonnier de son passé », etc... Tout cela parce qu'il n'était pas disposé à suivre les cabriolets de Lambert.

Dans « La Nation Socialiste », Lecœur donne copie d'une lettre adressée à Marty peu avant sa mort et dont celui-ci n'a pas eu connaissance, lettre proposant une entrevue. En voici un extrait:

Nous avons pris connaissance à « Nation Socialiste » de ta lettre adressée au premier secrétaire du Parti Ouvrier Unifié Polonais.

Ton accord public avec les principes énumérés dans le rapport Gomulka nous remplit d'aise, étant donné que nous-mêmes pensons que c'est dans cette direction qu'en France, il peut être possible de rebâtir un vrai Parti Ouvrier Révolutionnaire...

Nous signalons d'autant plus volontiers cette lettre que Lecœur fut chargé au secrétariat du PCF de mener la campagne publique contre Marty et que, peu après sa propre exclusion, Lecœur se montra gêné pour s'expliquer sur ce point. Par cette lettre, il se désolidarise des calomnies dont Marty fut abreuvé, mais semble ignorer le livre de Marty et les positions politiques qui y sont développées.

Dans sa publication, Lecœur ajoutait que Marty avait donné une réponse favorable à sa demande d'une entrevue. Sur ce point, Mlle Dètrie-Marty, fille adoptive d'André Marty, qui vivait auprès de celui-ci et l'aidait notamment dans son travail, apporte un démenti formel dans une lettre à Lecœur d'où nous extrayons les lignes suivantes:

« Je voudrais bien savoir quand M. Marty vous a répondu à votre demande d'entretien. Il n'a jamais vu votre lettre, cette dernière est arrivée à Toulouse le jour de son décès; et vous osez prétendre qu'il vous a répondu. »

Enfin « France-Observateur » a reconnu avoir eu tort de n'avoir rien écrit lors de la mort de Marty.

« La Vérité des Travailleurs » paraît le 2^e et 4^e vendredi du mois. Prochain numéro le 25 Janvier.